

Date : 09/03/2014

Auteur : -

“Plus les femmes auront de libertés, plus elles s’en souviendront”, Antoinette Fouque

Militante féministe, psychanalyste et éditrice, Antoinette Fouque revendiquait une spécificité de la culture féminine. Nous l'avons rencontrée, peu avant sa disparition.



Antoinette Fouque. © Sophie Steinberger

Née en 1936 à Marseille, militante phare du MLF (Mouvement de libération des femmes), Antoinette Fouque a réfléchi à la condition féminine pendant plus d'un demi-siècle. A rebours de certaines militantes, cependant, cette psychanalyste ne pensait pas que la libération des femmes passe par le refus de la procréation et revendiquait, contre la théorie du genre actuelle, une spécificité de la culture féminine. Peu avant sa mort, le 20 février 2014, elle nous avait accordé un dernier entretien à l'occasion de la sortie du *Dictionnaire universel des créatrices*. Souvenir.

a Évaluation du site

Site officiel de Télérama. Il propose des fiches descriptives et des critiques de programmes téléés, de films, de livres, de disques, de spectacles...

Cible
Grand Public

Dynamisme* : 39

* pages nouvelles en moyenne sur une semaine

Depuis 1968, vous avez donné beaucoup d'entretiens, reprenant inlassablement votre combat pour la défense des femmes. Comment vivez-vous cet exercice répétitif ?

Comme des répétitions au sens jazz du terme. Je joue et je rejoue le même morceau, puis j'improvise. Je ne dis jamais tout à fait la même chose. C'est tout le travail analytique : on a l'impression de ressasser pendant les séances, mais la répétition inclut des différences qui, au fur et à mesure, font avancer le travail d'élucidation. J'ai l'impression d'avoir toujours été, depuis que je suis enfant, habitée par une même pensée qui se polarise, se décentre, s'excède.

“Je peux rester des mois sans parler à personne. Je suis une contemplative.”

Dans les combats que vous avez menés, le silence a-t-il parfois été préférable à la prise de parole ?

Je peux rester des mois sans parler à personne. Je suis une contemplative. Très tôt dans mon engagement, en 1973, j'ai créé les **Editions des Femmes** pour qu'on en passe à l'écriture. J'ai dit aux militantes : « *On a pris la parole, maintenant, on se tait et on prend des pinceaux.* »

Vous dites souvent que vous êtes timide...

C'est vrai. C'est une timidité de classe. Quand je vais dans le monde, pour recevoir une décoration par exemple, je revois mon père, qui était ouvrier. Il entraînait toujours, sa casquette à la main, et se tenait contre le mur. Je suis exactement pareille. Ce n'est pas une timidité de caractère, mais elle altère mon caractère, car mes origines sociales sont toujours là. Les gens de la bourgeoisie de Marseille n'ont pas d'accent. Le mien n'a jamais disparu.

Jacques Derrida prétendait qu'il ne faut pas intérioriser les discours qui censurent. N'est-ce pas le défi de toute femme ?

Si. Mais l'écrivain a son travail sur le langage pour se défendre. Sa création permanente le pousse à rejeter l'autocensure. Alors que les femmes en général n'ont même pas de langue, même pas de lieu pour parler.

Et toute femme n'est pas écrivain...

Toute femme n'a pas le talent pour être écrivain, mais, Rimbaud l'a dit, toute femme a le génie de l'écrivain ! J'appelle ça la génialité, ou la génitalité, c'est-à-dire la compétence ou la capacité à donner la vie. Procréer, c'est créer. Toute femme est créatrice de sens, c'est-à-dire de vie, donc d'œuvre. Une œuvre d'être ou une œuvre d'art, ou les deux.

“Diderot a écrit que tout ce que l'enfant sait en naissant, il l'a appris in utero.”

Votre mère ne savait ni lire ni écrire. Que vous a-t-elle transmis ?

Que les analphabètes possèdent l'écriture d'avant la parole. Elle disait des poèmes le soir, inventait des tas de mots, comme « cocuménage » pour « concubinage », racontait ses rêves en détail... Bien qu'analphabète, elle avait une très grande connaissance de son écriture intérieure. Diderot a écrit que tout ce que l'enfant sait en naissant, il l'a appris in utero, dans le ventre de sa mère. Et, dans

la religion juive, il est dit qu'un ange pose un doigt sur les lèvres du nouveau-né pour qu'il oublie ce savoir, que la Torah va lui réapprendre.

Comment accéder à ce savoir enfoui ?

Le rêve est la voie royale de l'inconscient pour celui qui ne peut se souvenir de la vie matricielle. La littérature aussi. De cette amnésie de l'arrière-pays d'avant, Proust a tiré sa *Recherche du temps perdu*, qui est une recherche de l'utérus perdu. Toute son œuvre est une gestation, puisque, à la fin, le narrateur dit qu'il va se mettre à écrire. Baudelaire parle de l'origine dans son poème *Le Cygne* (« *Ce qui ne se retrouve jamais, jamais* »). Cette langue d'avant la lettre, dont le fils poète recueille les fragments, est l'écriture première du tissu charnel, la langue de la mère, cette « *langue inconnue* » dont parle le dramaturge contemporain Valère Novarina...

Peu de jeunes femmes d'aujourd'hui ont conscience de ce qu'elles doivent leur liberté au combat des femmes de votre génération. Considérez-vous cela comme une victoire ou un risque de régression ?

Je crois que plus les femmes auront de libertés, plus elles s'en souviendront. Il y avait, depuis le début du XXe siècle, un féminisme malthusien qui condamnait la maternité, puis on s'est rendu compte qu'il ne fallait pas jeter le bébé avec l'eau du bain de l'aliénation. La grossesse n'était pas aliénante : elle était aliénée. Avec la maîtrise de la fécondité, beaucoup de femmes, même partiellement, même maladroitement, se la sont réappropriée. La grande conquête, c'est d'affirmer l'enfant comme objet de désir. Il y a là un vrai progrès. Mais avec la crise, tout régresse, et les femmes qui ont pris le risque d'être célibataires, ou de ne pas avoir d'enfant, sont montrées du doigt et souffrent beaucoup. En fait, les femmes sont trois fois travailleuses : une fois dans leur vie professionnelle, une fois dans la vie domestique, et pendant leur grossesse, où elles travaillent vingt-quatre heures sur vingt-quatre à la fabrication de leur enfant. Tant que ce point-là ne sera pas inclus dans le processus démocratique, les discriminations ne prendront pas fin.

La force et le courage

Plus ça va, plus vous faites l'éloge de la lenteur...

Tout ce qui se passe à court terme me passionne. Mais le monde actuel vit sur le temps frénétique de la digestion (je mange, j'expulse et je recommence), et sur le temps industriel de la gestion. C'est le temps phallique qui gouverne l'entreprise, le temps de l'érection, le temps du flash, le temps de la drogue. Pour ma part, je ne suis ni sur le temps de la digestion ni sur celui de la gestion. Je suis sur celui de la gestation. Un temps long qui se déploie sur neuf mois, un lieu d'économie vivante, charnelle. Un temps du vivant plutôt qu'un temps de la technique, du calcul, de l'accumulation. Le temps de la création permanente, de l'échange et du partage.

La maladie a-t-elle changé votre rapport au temps ?

La maladie m'a obligée à développer des compétences nouvelles avec la tête, et avec le corps. Me revient toujours ce vers de Baudelaire : « *Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage/De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !* » Je suis athée, mais je me suis souvent souvenue de ces deux mots : la force et le courage.